

LES VOCATIONS

I

Laissez tout être dans sa sphère.
Ne brisez pas l'ordre de Dieu.
Laissez la lampe au sanctuaire
Et la lanterne au mauvais lieu.
Laissez l'amour à la colombe
Laissez la proie aux fiers vautours.
Au ver hideux laissez la tombe,
A la fillette ses atours.

II

Laissez au grillon solitaire
Son cri grêle dans l'âtre éteint,
Au lévite le saint mystère,
A la courisane son teint.
A l'éclair son sillon livide
Et sa foudroyante clameur.
A l'air sa joyeuse sylphide,
Au flot la chanson du rameur.

III

Si vous voulez que chacun vive,
A chacun laissez son état,
Au poète la strophe vive,
La verge au sombre potentat.
Laissez mugir le vent d'automne,
Laissez au superbe océan
Son roulis calme et monotone
Et ses colères de géant.

IV

Dans l'immense et sainte nature
Le Seigneur a tout ordonné,
L'Infini donne la pâture
A l'être fragile et borné !
La voix qui vient du nid de mousse,
Cri d'amour ou chant maternel,
Au Dieu puissant est bien plus douce
Qu'un chant d'église solennel !

V

Quel que soit le lot qu'il nous donne,
Acceptons-le sans murmurer.
Le mendiant qui vit d'aumône
Nous tend bien la main sans pleurer !
Puisse la sainte poésie
Chanter malgré moi dans mon cœur,
Merci de me l'avoir choisie,
Et rendez-n'en digne, Seigneur !

VI

Si l'on me blâme quand je chante,
Seigneur, vous leur donnez ce droit.
Or, si ma muse était méchante,
A plus d'un masque à maint endroit
Je pourrais faire une blessure.....
Mais non ! ce n'est pas là mon lot.
Laissons au serpent sa morsure,
Le poète a visé plus haut !

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, novembre 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXV

TROP TARD

Environ une demi-heure après l'audacieux enlèvement auquel nous venons d'assister, et pendant qu'une lourde voiture soigneusement fermée entraînait rapidement Després vers la distillerie de la mère Friponne, l'orchestre installé dans le grand salon du cottage eut alors les premières mesures d'une valse.

Les danseurs étaient à leur poste et le gracieux balancement du départ faisait déjà ondoyer tous les couples impatients, lorsque deux nouveaux figurants se jetèrent dans la chaîne moutante, au moment où la danse s'ébranlait.

Le tourbillon s'arrêta une seconde et chacun s'empressa de faire place au couple retardataire.

Quand nous aurons dit que les arrivants n'étaient autres que Paul Champfort, le neveu, et Laure Privat, la fille de l'amphitryon, personne ne s'étonnera de la complaisance empressée des valseurs.

Cependant, la valse n'avait pas été interrompue, et, glissant en cadence sur le parquet, chaque couple tournoyait, défilait, disparaissait, pour revenir et disparaître encore. Les falbalas des danseuses, subissant les lois de la force centrifuge, s'épanouissaient en rond, s'élevant à chaque mouvement giratoire, pour retomber quand ce mouvement diminuait ou cessait. Mais les cavaliers infatigables, enlevés par une formidable musique, enivrés par les parfums s'exhalant des toilettes féminines violemment secouées, ne laissaient guère de repos à ces pauvres falbalas... et le gigantesque serpent de valseurs continuait toujours à dérouler ses anneaux de couples enlacés.

Paul Champfort subissait, plus que tout autre, l'enivrement général.

Le contact de la femme aimée, de cette malheureuse Laure qu'il allait perdre à jamais dans quelque heures ; l'entraînement irrésistible de la cadence ; les notes éclatantes des cuivres, où se mariaient les sons moelleux des clarinettes et les trilles aigus des violons ; ces effluves magnétiques qui s'échappent des prunelles animées des femmes ; et par-dessus tout, l'haléine tiède et haletante de sa danseuse, lui arrivant au visage par bouffées aromatiques... tout cela lui monta au cerveau comme une fumée d'or et lui donna le vertige.

Il arriva même un moment où, perdant tout contrôle sur lui-même et dominé par un irrésistible besoin d'épanchement, il se baissa vers l'oreille de Laure et lui souffla ardemment : "Oh ! je t'aime ! je t'aime !"

La jeune fille leva vers son cousin un regard brillant, sentit courir dans ses veines un frisson

de fièvre, puis, faiblissante et pâle, murmura :

"C'est assez... Je me sens tout étourdie... Retirons-nous."

Champfort obéit. Il abandonna la valse et conduisit sa cousine, la soutenant de son bras droit, dans une pièce contiguë, où il la déposa sur un canapé.

Puis, s'emparant d'une carafe d'eau frappée, il en humecta son mouchoir et bassina les tempes de Laure.

La jeune créole parut se remettre. "Vous sentez-vous mieux, Laure ? demanda doucement Champfort.

"Oui, mon cousin, merci... Ce n'était d'ailleurs qu'un simple étourdissement. La valse me produit toujours cet effet-là."

"Vous êtes toute pâle !

"Ce n'est rien. Ne parlons pas de cela ; les couleurs me reviendront avec le repos."

"Voulez-vous que j'appelle ma tante ?

"N'en faites rien, et asseyez-vous plutôt là, près de moi."

Et voyant le jeune homme se troubler un peu :

"N'êtes-vous pas mon médecin ? ajouta-t-elle en souriant faiblement. Vous tiendrez compagnie à votre malade."

Champfort prit place sur le canapé ; mais une secrète pensée se traduisit, malgré lui, dans son regard et il jeta un coup d'œil sur la porte donnant sur le salon.

Laure vit ou plutôt devina ce regard.

"Je vous comprends, dit-elle ; vous craignez que mon fiancé ne prenne ombrage de notre tête-à-tête ?

"Oh ! fit Champfort.

"Rassurez-vous. Monsieur Lapière était sorti, vous le savez, lorsque nous avons valsé ensemble..."

"Je crois, en effet..."

"Eh bien ! il n'est pas rentré, que je sache ?

"Non, mais il rentrera... et, à dire vrai..."

"Voyons."

"Je n'aime pas à lui procurer l'occasion de m'humilier par ses airs vainqueurs."

"Ce n'est pas à redouter... On ne peut chanter victoire quand il n'y a pas eu combat."

Champfort baissa la tête et soupira intérieurement : "Elle n'a pas entendu mon aveu ! se dit-il... C'est peut-être tant mieux... N'y pensons plus."

"Vous ne répondez pas ? reprit la jeune créole, d'une voix un peu émue."

"Mais, qu'ai-je à répondre... sinon que vous êtes la logique même ?

"Vous admettez donc ?

"Sans aucun doute."

"En ce cas, caissons, puisque rien ne nous en empêche."

Champfort regarda sa cousine avec quelque surprise, puis répondit froidement :

"Causons. Aussi bien, est-ce probablement la dernière fois que nous en avons l'occasion."

"Qui sait ?" murmura Laure.

Il y eut alors un silence de quelques secondes — silence pénible et plein d'anxiété. Les deux jeunes gens semblaient également mal à l'aise :

Champfort pâle et soucieux, la jeune fille émue et agitée de pensées tumultueuses.

A la fin, Laure parut reconvenir toute sa présence d'esprit et elle commença sur un ton indifférent :

"Eh bien ! Paul, comment va la fête ?

"Ma foi, elle me semble très-brillante, répondit le jeune homme, ne sachant où voulait en venir sa cousine."

"Tout Québec y est, n'est-ce pas ?

"Mais oui, tout le Québec de la haute, du moins."

"Il ne manque guère, à ce qu'Edmond m'a dit, que cinq ou six invités ?

"C'est plus que je ne puis dire, n'ayant pas vu la liste."

"Vous devez, au moins, savoir si tous vos amis se sont rendus ?

"Tous... moins un, répondit Champfort, dont le front s'assombrit."

"Ah ! quel est ce monsieur qui fait ainsi défaut ?

"C'est un de mes compagnons d'Université, un ami d'Edmond."

"Comment s'appelle-t-il ? demanda Laure avec plus d'agitation qu'elle n'en voulait laisser paraître."

"Il s'appelle Gustave Després, répondit Champfort, en baissant la voix et regardant de nouveau du côté du salon."

"Qu'avez-vous donc à vous retourner ainsi ? Est-ce que, par hasard, le nom de monsieur Després ne pourrait se prononcer à haute voix et devant tout le monde ?

"Oui et non."

"Encore une énigme ?

"Le mot en est facile. C'est que le nom de "Gustave" pourrait éveiller de vilains souvenirs dans l'esprit de certaine personne."

"Parlez-vous au singulier ou au pluriel, en disant "certaine personne" ?

"Je parle au singulier, ma cousine."

"Ah !..."

Laure hésita une seconde, puis reprenant :

"Je parie que cette personne, je la connais..."

"Vous connaissez son nom, sa figure, son physique enfin, oui."

"Mais pas son moral, n'est-ce pas ?

"Vous devinez si juste, que c'est plaisir de vous poser des énigmes, ma chère Laure."

"Attendez, au moins, que je vous aie nommé la personne qui, dans votre esprit, n'aime pas à entendre prononcer le mot "Gustave."

"C'est juste. Dites."

"Eh bien ! celui que vous soupçonnez de frayeurs si pueriles n'est autre que M. Lapière."

—Précisément, chère cousine. M. Joseph Lapière est l'homme chez qui le nom de "Gustave" éveillerait de terribles souvenirs et qui préférerait voir le diable en personne arriver ici ce soir ou demain matin, que d'apercevoir tout-à-coup Gustave Després au seuil du grand salon."

"Vous en êtes sûr ?

"Aussi sûr que je le suis d'avoir près de moi une malheureuse jeune fille glissant sur la pente de la perdition."

Laure eut un véritable frisson. Elle crispa sa main sur le bras de son cousin et lui dit d'une voix altérée :

"Paul, Paul, ce que vous affirmez là est grave, et vous me devez une explication."

Champfort se taisait.

"Il le faut, vous dis-je, insista la jeune créole, en le regardant fixement. Pourquoi suis-je en voie de me perdre et comment le nom de M. Gustave Després se trouve-t-il mêlé aux affaires de mon fiancé ?

"A quoi bon ! murmura la jeune femme, sur le point de céder."

"A quoi bon ?... Vous me le demandez ?... Mais, apparemment, à me sauver de l'abîme où je glisse, d'après vous."

"Eh bien ! vous l'aurez, cette explication, répondit Champfort résolument. Elle sera courte, mais claire. Vous voulez savoir pourquoi Gustave Després, s'il apparaissait tout-à-coup à la Folie-Privat, produirait sur votre fiancé l'effet de la tête de Méduse ?... Je vais vous le dire. C'est que Després possède la preuve que Lapière est un misérable, absolument indigne d'aspirer à votre main. Bien plus, ma pauvre Laure, ce même Després pourrait établir qu'un ruisseau de sang sépare les deux personnes qui vont unir demain leur destinée, et que votre mariage serait l'alliance monstrueuse du loup et de la brebis."

Laure frissonna de nouveau sous la voix ardemment convaincue de son cousin.

"Mais il va venir, il doit venir, M. Després ! s'écria-t-elle inconsidérément."

"Il ne viendra pas, Laure, ou ce sera miracle."

"Qui vous fait dire cela ?

"Voilà quatre jours que Gustave a quitté son logis, et, depuis, il n'a pas reparu."

"Ciel ! dites-vous vrai ?

"J'ai fouillé tout Québec pour le retrouver ou avoir seulement un renseignement sur son compte, mais sans le moindre résultat."

"Oh ! mon Dieu !... et ces preuves qu'il m'a promises, ces preuves établissant..."

"Quoi ! interrompit Champfort stupéfait, vous auriez vu Gustave Després ?

"Eh bien ! oui, s'écria la jeune créole, s'apercevant trop tard de son indiscret involontaire, oui je l'ai vu et nous avons longuement conversé ensemble. Je connais toutes les graves accusations qui pèsent sur mon fiancé ; je sais qu'il a été espion dans l'armée américaine ; je sais qu'il ne me recherche que pour ma dot ; je sais enfin qu'il a probablement des fautes plus graves à se reprocher. Et cependant..."

"Achevez, de grâce."

"Et cependant, si tout cela n'est pas prouvé, si M. Després n'arrive pas avant demain, ou plutôt ce matin, à six heures, rien au monde ne pourra empêcher ce Lapière de devenir mon mari, une heure plus tard."

"Comment cela, mon Dieu ?

"D'abord, parce qu'il a ma parole ; en second lieu, parce que—faute de preuves du contraire—je dois obéir à la voix d'un mourant."

"Mais c'est impossible, cela ! Vous ne pouvez ainsi sacrifier votre existence entière à un doute, à un sentiment de pitié enthousiaste. Vous vous devez à vous-même, vous devez à vos parents, à vos amis d'attendre au moins qu'une aussi malheureuse situation soit clairement définie, que des preuves vous arrivent..."

"Impossible ! impossible ! répondit Laure, avec une conviction douloureuse. Ah ! c'est une terrible position que la mienne, et la fatalité est là qui me pousse à l'autel, me répétant sans cesse : "Femme, fais ton devoir !..." Je le ferai, cet inexorable devoir ; j'ensevelirai sous mon blanc voile de mariée ma jeunesse, mes illusions, mon cœur, tout !..."

Et la malheureuse jeune fille étouffa un long sanglot.

Champfort perdit la tête. Il saisit brusquement les deux mains de sa cousine, et d'une voix où tremblait la passion si longtemps comprimée :

"Non, non, s'écria-t-il, tu ne feras pas cela, ma bonne Laure ; non, tu ne seras pas l'enjeu de la partie jouée par un misérable ; non, tu n'iras pas broyer ton cœur sous le corsage de ta robe nuptiale !... car je ne le veux pas, moi ; car, aux ignobles calculs de Lapière, j'opposerai mon amour sans tache pour toi, mon amour que six années d'amertumes contenues rendent sacré !"

Et le jeune étudiant, beau de douleur et de noble passion, se laissa glisser aux genoux de sa cousine.

Laure eut dans les yeux un éclair de joie humaine ; sa belle figure se colora d'une bouffée de sang venu du cœur... Mais elle tressaillit aussitôt après, et prenant dans ses mains la tête de Champfort agenouillé, elle y colla son visage baigné de larmes.

"Trop tard ! murmura-t-elle avec mélancolie, trop tard, mon pauvre Paul !... Nous ne nous sommes pas compris... Moi aussi, je t'aimais, et—ajouta-t-elle plus bas—je t'aime encore !"

"Tu m'aimes ! s'écria Champfort d'une voix concentrée, tu m'aimes ?... Oh ! redis-le-moi, ce mot qui me rend fou."

—Oui, je t'aime ! articula nettement Laure. Mais, encore une fois, ni mon amour pour toi, ni aucune autre considération au monde n'empêcheront mon sacrifice de s'accomplir, si le courageux jeune homme qui s'est annoncé comme mon sauveur n'arrive pas à temps."

"Oh ! Gustave, où es-tu ?" murmura Champfort anéanti."

En ce moment, l'horloge du grand salon sonna une heure du matin."

"Déjà une heure ! murmura la jeune fille, en se levant. Mon cousin, il faut nous séparer. Notre absence n'a été que trop longue et pourrait être remarquée."

"Tu as raison, Laure, répondit l'étudiant : je vais te quitter, mais pour retrouver notre sauveur. Depuis que je suis épris de toi, je me sens capable de remuer des montagnes. Gustave Després sera présent à la signature du contrat, ou sinon..."

Il ajouta en lui-même : "Gare à Lapière !"

Laure tendit la main à son cousin, qui murmura un mot d'espoir et entra dans le salon."

Quant à l'heureux Champfort, il prit une autre porte et disparut dans les multiples pièces du cottage."

A la même minute, par une étrange coïncidence, Lapière opérait sa rentrée par la grande porte de l'avenue."

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

VARIÉTÉS

LA CRÉMAILLÈRE PERDUE ET RETROUVÉE.

A l'origine des chemins de fer, on ne croyait pas que l'adhérence—ou pression sur les rails—fût suffisante pour permettre à la locomotive de marcher seule, et on restait persuadé qu'elle tournerait sur place—ou patinerait. On eut alors recours à de nombreux artifices—pour suppléer à ce manque d'adhérence—et parmi lesquels figurait, en premier lieu, une crémaillère placée au centre de la voie et dans laquelle engrenait la roue dentée de la locomotive. Puis, un jour, on arracha tous ces appendices et on vit avec surprise que la machine marchait seule—en plaine. Mais dans les montagnes, que les chemins de fer doivent traverser actuellement, il faut une adhérence plus forte, à cause des pentes, et on vient d'y reprendre cette crémaillère, après l'avoir délaissée pendant cinquante ans.

Il y a aujourd'hui en Europe huit chemins à crémaillères, à savoir :

Le chemin du Righi de Vitznau à Staffelhofe (Suisse), ouvert depuis 1871 ; il y a treize locomotives ;

Le chemin d'Ostermunde (Suisse) aux carrières situées dans les Alpes. Sur 1,500 mètres la voie est horizontale, et sur 500 mètres il y a une pente de 10 pour 100 avec crémaillère. La locomotive fonctionne d'abord sur le palier, comme à l'ordinaire ; puis, avec un levier, on abaisse la roue dentée sur les engrenages ;

Le chemin d'Arth au Righi-Staffel (Suisse) ;

Le chemin de Rohrschach à Heiden, sur le lac de Constance ;

Le chemin de Lauterbrunn à Grindewalde (Suisse).

En quelques années, ces chemins à crémaillère faciliteront l'ascension des Alpes, en supprimant l'emploi si dispendieux des bêtes de somme et des porteurs qui transportent les voyageurs sur des palanquins.

Le chemin de Kahlenberg, près de Vienne (Autriche), conduit du village de Nussdorf sur la montagne ;—commencé en 1873, il a été terminé dans le laps de dix mois. Sa longueur est de 5 kilomètres ; la hauteur à franchir de 280 mètres ; il est à double voie et est desservi par six machines ;

Le chemin du Schwabenberg à Pest (Hongrie) ;

Enfin le chemin de Heideberg, sur le Königs-tuhl ; le grand duché de Bade a concédé cette ligne à la Société des chemins à crémaillères d'Aarau, en Suisse, pour vingt-cinq ans, avec exemption d'impôts.

Près de Rushville (Indiana) est une ferme habitée par les époux Rhodes et par leur fille. Celle-ci était mariée avec un nommé L'adwick Brittain, mais comme il avait des habitudes d'ivrognerie, sa belle-mère l'avait expulsé il y a quelque temps, et l'on croyait qu'il avait quitté le pays. Mercredi dernier, Brittain s'est présenté inopinément, brandissant un revolver et réclamant sa femme. Son beau-père s'est éloigné en toute hâte pour aller chercher de l'aide, et Mme Rhodes s'est placée résolument devant la porte pour empêcher Brittain d'entrer. Celui-ci, exaspéré, a tiré un coup de pistolet dans la tête de cette dame, puis il s'est déchargé deux fois son arme dans l'abdomen et est tombé mort à côté du corps de sa victime. Une lettre trouvée sur lui prouve qu'il était venu avec l'intention de tuer, non sa belle-mère, mais sa femme. Elle était conçue en ces termes :

"Ces tracas ne proviennent pas de ma faute ni de celle de ma femme. C'est la vieille dame qui a fait tout le mal, et je choisis ce moyen de me venger. C'est pénible, mais c'est juste, car mon existence est et serait toujours misérable. Enterrez-moi décemment avec ma femme."

LES TROIS-FRÈRES-PROVENÇAUX.—Un reporter du Herald a eu la curiosité d'aller s'informer du résultat de la campagne culinaire de M. Verdier, du restaurant des Trois-Frères-Provençaux, pendant l'Exposition de Centenaire.

M. Verdier, dit l'écrivain, a été trouvé en train de faire ses comptes. Quelques-uns des